

***L'Humanité*, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12.**

**André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle».**

**Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire».**

**Jean Mauriac : «Malraux et de Gaule».**

---

**André Wurmser**

**André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle**

On dit «monstre sacré» un acteur encombrant, et dès le départ légendaire. Monstre sacré, André Malraux l'était par ses dimensions exceptionnelles, par son influence (au reste en diverses directions) sur les êtres et, à une moindre échelle, sur les événements, par le tragique de sa vie, par l'ampleur de ses connaissances et d'un talent qui fit de lui, très jeune, l'un des premiers de notre génération.

J'ai quelques souvenirs du temps où il était notre compagnon de voyage. Je nous revois rédigeant ensemble sur un coin de table de brasserie une motion contre le fascisme ou pour l'Espagne. Je revois ses tics, son sourire crispé, je le réentends renifler nerveusement. Je le revois et le réentends, aux jours du Front Populaire, arpentant, de droite à gauche, de gauche à droite, la scène du Grand Orient; il y était seul, à André Gide près, assis derrière une table de bois blanc, présidant ce monologue et suivant l'orateur des yeux, de gauche à droite, de droite à gauche, comme s'il assistait à un match de tennis. Malraux parlait sans note, sans ordre, avec son intelligence toujours présente, fulgurante, éblouissante – et il m'arriva plus tard de vérifier qu'éblouir peut être le contraire d'éclairer. Il improvisait – façon de parler : si ses paroles n'étaient pas préméditées, elles n'en exprimaient pas moins sa pensée profonde. Si demain la guerre éclate, disait-il, la place de tout démocrate français sera, c'est bien simple, où sera l'Armée Rouge. Et ce n'était pas si schématique qu'on le pourrait croire aujourd'hui, car le nazisme était au pouvoir, ouvrait les camps du *Temps du mépris*, entonnait ses chants de guerre...

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle». – Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire». – Jean Mauriac : «Malraux et de Gaule».

C'est sans doute lorsqu'il était pour quelques mois ministre de l'Information dans un gouvernement dont Maurice Thorez était vice-président du Conseil, que j'ai eu avec André Malraux ma dernière conversation un peu longue, à un banquet où nous voisinions. Gaullisme et communisme se conjuguèrent alors pour défendre, «tous azimuts», l'indépendance nationale. Ma foi, même après 1958, sur ce plan du moins, nous ne nous sommes pas séparés. D'autres éléments – qui ne pouvaient pas ne point intervenir – allaient mettre Malraux en contradiction avec son œuvre antérieure, sans parvenir à modifier le sens de celle-ci, bien sûr.

Une grande actrice l'a dit : Malraux a fait plus de communistes qu'il n'en a défaits. Comment en aurait-il été autrement : il était dans le droit-fil de l'histoire et de la raison quand il les « faisait » et à contre-courant des aspirations humaines quand il tenta de les « défaire » par son exemple et ses discours partisans – utilitaires, circonstanciels, alors que ses romans de penseur révolutionnaire se situaient bien au-delà de la mêlée dont ils s'inspiraient. Ainsi va l'Histoire : combien auront propagé leur confiance, avant de la perdre ! que de camarades je compte à travers la France, qui m'ont dit, voilà vingt ans, voilà dix ans, voilà dix jours : «Je suis devenu communiste en partie sous l'influence de Malraux» ! Cependant que Malraux...

Je ne serai pas le premier à employer ce terme pour le définir : André Malraux fut le grand *aventurier* de notre siècle, le voyageur en quête d'aventures apocalyptiques, comblé parce que – confiait-il à ma plus chère amie – sa chance l'avait placé partout où le monde changea de visage : en Chine, en Allemagne, en Espagne... Je n'aurai rien manqué, disait-il, presque avec gourmandise. C'est que, qui dit aventurier, aventures, dit aussi lointains pays : aussi bien Chine, Allemagne, Espagne, il ne manque aux luttes révolutionnaires dont Malraux première manière s'inspira qu'un seul théâtre : la France. Il importe d'ailleurs peu, car sa grande aventure aux épisodes multiples et contradictoires fut sa vie; tel un de ses personnages de *La Voie royale*, il fut «un homme avide de jeu, donc, plus que d'une cohérence qu'il est vain de lui prêter, plus sensible à

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle». – Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire». – Jean Mauriac : «Malraux et de Gaule».

son rôle personnel qu'à toute communauté humaine, heureux d'avoir été confronté, d'égal à égal, aux grands hommes dont ses *Antimémoires* regorgent.

C'est ce caractère d'aventurier qui, entre lui et le communisme, creusa l'infranchissable : un communiste ne cherche pas à vivre passionnément, dangereusement, intensément – mais efficacement, et son propre destin, dut-il être celui du terreau de feuilles mortes qui permettra les moissons futures, n'est pas le sujet de ses méditations. On peut trancher entre les deux choix : il suffit de juger la conversion politique de Malraux, d'un communisme officieux à un gaullisme absolu, à son œuvre ministérielle. Il ne prit que d'heureuses initiatives : il lava Paris de ce que les sots appelaient sa patine et Picasso sa crasse; il rénova le Marais et protégea, à Lyon, les bords de Saône; il confia le plafond de l'Opéra à Chagall; il reprit au Front Populaire ses Maisons de la culture. Seulement, pour que Paris fût blanchi sans léser les propriétaires, il fallait libérer les loyers : les pauvres payèrent; on ne pouvait rénover le Marais et éviter que les riches n'occupent ce «beau quartier» : les pauvres durent émigrer; et des Maisons de la culture végètent faute de crédits, parce que c'est en tant que ministre d'un gouvernement de droite qui réservait à la culture des sommes dérisoires que Malraux prit ses louables mesures, à des conseils de gouvernement où l'auteur de *L'Espoir* siégeait entre des ministres que Franco décorait. Telles étaient les fatales limites de son action, les conséquences prévisibles de son inconséquence.

Reste que Malraux s'est battu, historien de l'art, pour la beauté; ministre, pour la culture; romancier pour les grandes causes dont il fit *Le Temps du mépris*, *L'Espoir*, *Les Conquérants*. Aventurier, certes, mais dont la plus grande aventure ne fut pas sa carrière ministérielle, mais celle qui prit la forme impérissable de *La Condition humaine* et de *L'Espoir*, si bien que nous aurions grand tort de revendiquer André Malraux, et que les autres auraient plus grand tort encore d'oublier que c'est à nos côtés que le plus grand Malraux écrivit ses chefs-d'œuvre. Au reste, nous semblons bien ne jamais nous y être trompés : quand le prix Goncourt couronna *La Condition humaine* : «Un fait ne peut être nié, écrit *L'Humanité* : la bourgeoisie, voulant consacrer une œuvre littéraire, n'a

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle». – Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire». – Jean Mauriac : «Malraux et de Gaule».

pu trouver personne d'autre qu'un homme qui salue l'Armée rouge et la construction du socialisme.»

Aventurier, il y avait du Barrès en lui et, comme la Jeune Parque de Valéry, *il se voyait se voir*. Ambitieux, du moins ne fut-il hanté que par la plus haute ambition, celle de ce personnage des *Conquérants* qui veut «laisser une cicatrice sur cette carte». Il y laisse une œuvre considérable. Il aura marqué la littérature comme il a marqué l'histoire, l'une et l'autre plus fortement et plus justement dans ses œuvres premières que dans celles qui suivirent la Libération. Il ne s'est pas toujours trouvé aux côtés des communistes. Il n'a jamais rien servi de mesquin, d'indigne, même si son gaullisme de 1960 n'était plus celui du colonel Berger qui à la tête de la brigade Alsace-Lorraine, et André Chamson avec lui, libérait la patrie – même si les applaudissements ne lui venaient pas du même côté en 1964 qu'en 1934.

Il avait, comme le général de Gaulle, ce qui manque si cruellement aux successeurs de celui-ci : le sentiment de la grandeur. On rapporte que de Gaulle, érodé par plus de dix années de pouvoir absolu, et victime de ce référendum qui l'avait tant servi, aurait dit à Malraux : «Finie, la grandeur !» La grandeur ne meurt pas avec tel ou tel de ceux qui en ont le sens ?

Mais, avec André Malraux, c'est bien une certaine grandeur qui perd l'une des grandes voix.

---

## Claude Prévost

### Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire

Pierre Courtade, grand journaliste communiste et romancier mort trop tôt, écrivait à propos des adolescents qu'il dépeint dans *La Place rouge* : «Certaines phrases de *La Condition humaine* étaient devenues pour ces jeunes gens le modèle de ce que les hommes peuvent et doivent se dire dans les moments dramatiques de l'existence.» Or

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle». – Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire». – Jean Mauriac : «Malraux et de Gaule».

ces sentiments ont été partagés par d'innombrables membres de la même génération : les romans de Malraux en ont conduit au communisme. Reconnaître une telle influence à des écrits oblige à s'interroger sur eux. Sérieusement.

L'œuvre romanesque de Malraux se réduit à quelques livres. Elle n'occupe dans son activité littéraire qu'un temps assez réduit, les vingt années qui vont de la parution des *Conquérants*, en 1928, à l'échec avoué des *Noyers de l'Altenburg*, dont l'édition à tirage limité portait la mention : «... cet ouvrage, qui ne sera pas réimprimé...» Autre épave engloutie, *Le Temps du mépris*, dont Malraux a toujours refusé obstinément une nouvelle publication...

Mais *La Voie royale*, *Les Conquérants*, *La Condition humaine*, *L'Espoir* n'ont pas vieilli : les responsables des éditions de poche le savent bien et ne les laissent pas disparaître de leurs catalogues. A leurs contemporains, ces livres fébriles et contradictoires, brûlants et tourmentés, présentaient l'image de ce qui, pour beaucoup, allait devenir leur destin : la guerre, la captivité, l'humiliation, la torture, l'héroïsme. En ce temps-là, les plus clairvoyants (c'étaient des communistes) ne s'y étaient pas trompés. Le succès persistant de ces quelques romans ne s'explique pas autrement, aujourd'hui encore : leur scène est le monde, ils offrent un «concentré» spectaculaire du «siècle des révolutions et des guerres».

En 1928, le monde capitaliste ressent déjà les prémices du grand ébranlement qui le mettra si violemment en question lors de la crise du «jeudi noir». *Les Conquérants* peuvent apparaître comme le livre d'une évasion, l'apologie du héros solitaire. Ce n'est pas entièrement inexact, même si c'est plus vrai pour *La Voie royale*, paru après, conçu avant, qui rapporte une aventure «archéologique» plus ou moins vécue par l'auteur lui-même. Mais même si les tribulations de Perken et de Claude sont animées par la volonté de puissance, par le désir de l'affirmation de soi, par quelque appât du gain et par un goût assez dérisoire de l'absolu, elles découvrent au lecteur une réalité exotique qui n'est pas celle de l'exotisme colonialiste. Elles sont liées au contraire, plus ou moins, à

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle». – Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire». – Jean Mauriac : «Malraux et de Gaule».

la seule activité militante menée réellement par Malraux en Asie, son travail de publiciste anticolonialiste en Indochine.

De même, le romanesque des *Conquérants*, puis, en 1933, de *La Condition humaine*, qui obtient un Goncourt mérité, rappelle aux Européens étonnés que leur sort se joue partout dans l'univers, que la grève générale de Canton et l'écrasement des communistes à Shanghai les concernent et les *frappent*. Ils annoncent aussi, à leur façon, que la civilisation capitaliste, si elle est meurtrière, est mortelle. Aussi bien, publiant en 1929 un essai retentissant, *Mort de la pensée bourgeoise*, Emmanuel Berl salue-t-il *Les Conquérants* comme un livre confirmant ses thèses : «Les bourgeois que séduit l'art de Malraux comprendront, demain, s'ils ne le comprennent pas aujourd'hui, le danger que Malraux leur fait courir et ils cesseront de chercher dans son livre des renseignements sur la Chine, des tableaux, une chronique ou une psychologie...»

Pourtant Malraux romancier ne révolutionne pas l'écriture. Il passe à peu près totalement à côté du surréalisme, dont il est le contemporain. Pour reprendre une formule connue, *l'aventure de l'écriture* le sollicite moins que *l'écriture de l'aventure*. La veine imaginaire et fantastique à laquelle il a essayé de donner libre cours dans *Lunes en papier* et *Royaume farfelu* est plus contorsionnée que folle, plus laborieuse que spontanément jaillissante. Elle fera vite long feu, encore que, dans *La Condition humaine*, l'étrange personnage de Clappique en soit une résurgence : et Malraux y tient assez pour le faire réapparaître, mi «réel», mi «fictif», dans les *Antimémoires*.

L'écriture est à première vue celle du reportage. Dire cela n'est pas la déprécier. De très grands romanciers de notre temps, Aragon, Nizan, puis plus tard leur cadet Roger Vailland, durent beaucoup à la sévère discipline stylistique du journal. Un peu partout en Europe (en Allemagne, en URSS) et jusqu'aux U.S.A. (Dos Passos, Hemingway !), l'écriture du reportage fut un puissant moyen de rénovation du style romanesque. Malraux y mêle l'intérêt pour le débat d'idées, si apparent déjà dans *La Tentation de l'Occident* : mais ce qui, dans ce livre de jeunesse, était alourdi par l'emphase, la fausse noblesse, les «emprunts forcés» au père Chateaubriand, s'épuise en

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle». – Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire». – Jean Mauriac : «Malraux et de Gaule».

dialogue philosophique, s'intègre harmonieusement dans la structure romanesque, participe à l'élaboration du grand «roman intellectuel» de notre temps.

En fait, les «romans» de Malraux rompent avec la tradition romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle et même avec de plus récents développements. Dans un de ses derniers écrits, une postface à l'ouvrage collectif *Malraux, Etre et Dire* (Plon), lui-même déclare : «Il existe un monde du roman où la princesse de Clèves habite avec *l'Etranger* de Camus; la Sanseverina avec l'héroïne de *l'Adieu aux Armes*; Faulkner avec Tolstoï, Balzac avec Dostoïevski. Celui-ci a traduit *Eugénie Grandet*. Mais le prestige de Balzac suivait celui des modes de Paris ou de la puissance de Londres. Alors que toute littérature contemporaine naît dans un domaine aussi vaste que celui de Shakespeare».

Ce que Malraux écrit de la littérature de 1976 s'applique à ses romans de l'avant-guerre : à cet égard, il a été un précurseur. Son dramatisme violent porte l'estocade au «roman psychologique». Ses livres sont pleins à craquer de grandes scènes dramatiques – inoubliables, depuis l'agonie des suppliciés et les suicides au cyanure de *La Condition humaine* jusqu'à la cohorte paysanne qui, dans *L'Espoir*, descend de la montagne les aviateurs blessés.

On ne s'étonne pas que Malraux ait tourné, avec *L'Espoir* – titre qui l'a obsédé – un film inachevé, bricolé de manière artisanale, mais un chef-d'œuvre : les grandes scènes dramatiques et épiques sont faites pour être vues. Qu'on se rappelle la séquence initiale de *La Condition humaine* : «Tchen tenterait-il de lever la moustiquaire ?...» Tchen a dans le dos le regard fouilleur d'une caméra. Nous sommes la caméra. Le roman de Malraux est un roman-œil, un roman moderne.

Moderne aussi parce qu'il est moins un roman qu'un *drame épique*. Ce caractère éclate dans ce livre qui est le sommet de son œuvre, *L'Espoir*. Cette réussite artistique a coïncidé avec l'époque où Malraux s'est senti le plus accordé aux masses populaires de son pays et de l'Espagne ensanglantée et fraternelle. N'en tirons ni vanité ni considérations pédantes, mais c'est un fait historique, attesté par son meilleur biographe, Jean Lacouture. Malraux n'y brosse pas seulement de grandes fresques dont

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle». – Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire». – Jean Mauriac : «Malraux et de Gaule».

il a visiblement gardé la nostalgie : une scène autobiographique des *Antimémoires* va jusqu'à démarquer celle des aviateurs blessés. Il fait discuter, d'une manière artistiquement crédible et harmonieuse, par ses soldats, ses volontaires, ses mercenaires, ses archéologues, ses hommes du peuple – tous engagés dans la guerre contre Franco – les grands problèmes de la révolution, des illusions et de l'ordre, de la politique et de la foi en Dieu, il soulève les contradictions de son présent – notre passé – en des termes qui, souvent, avec la «sagesse» que nous avons douloureusement acquise, nous paraîtront désormais quelque peu prémonitoires.

Dans son feuilleton du quotidien communiste *Ce Soir*, Nizan écrivait à propos de *L'Espoir* : «Malraux est un romancier dont l'un des plus grands dons est l'imagination métaphysique, je veux dire un homme dont aucun héros ne peut vivre s'il ne s'efforce de penser sa vie.» Sur l'«autre bord», Montherlant, homme de droite mais écrivain de talent, notait que *L'Espoir* «fait souvent penser à Tolstoï. Les pages sur les fusillés sont le comble de l'art d'écrire... En Malraux se réconcilient l'intelligence et l'action, fait des plus rares».

Aragon, à son tour, écrivait : «*L'Espoir* est un livre fondamental de notre temps, un livre où nos idéaux les plus élevés sont confrontés aux réalités les plus pressantes... Il exprime notre temps, et de quel autre livre pourrions-nous en dire autant ?»

Mais la symphonie se clôt sur ce point d'orgue. La guerre, le «pacte» ont fait prendre à Malraux d'autres voies. *Les Noyers de l'Altenburg*, partiellement repris et récrits, dans les *Antimémoires*, contiennent encore de belles et grandes scènes. Mais l'action est éparse, le «côté Dostoïevski» surmonté dans *L'espoir* au profit du «côté Stendhal», selon l'expression de Nizan, revient en force, en même temps qu'une philosophie de «l'homme éternel». Ces ruines, que sont *Les Noyers*... peuvent bien être superbes. Ce sont des ruines. Elles marquent la fin, chez Malraux, de l'ère romanesque. Sans doute les tragédies personnelles qu'il a vécues et la perte – irréparable – du manuscrit de *La Lutte avec l'ange* ont-elles précipité cette fin. Mais surtout, Malraux n'a plus cru qu'en la nation et même si cette réalité fut pour lui, dès lors, une réalité



L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle». – Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire». – Jean Mauriac : «Malraux et de Gaulle».

vivante et même non dépourvue de tonalité populaire, il l'a coupée de la lutte des classes, sans doute rabaissée à l'état d'«illusion lyrique».

Du coup l'élément moteur des livres d'avant-guerre avait disparu, ce «romantisme révolutionnaire» qui projetait ses couleurs violentes sur les grands combats de son époque. Pierre Courtade fait dire à l'un de ses personnages de *La Place rouge* : «La seule question qu'il se posait à propos de Malraux n'était pas (...) de savoir s'il serait encore lu dans vingt ans, mais s'il serait un jour capable de raconter une histoire qui se passerait dans le département du Loir-et-Cher, par exemple».

Eh bien, non, Malraux n'a pas condescendu à la «prose» de la lutte quotidienne, en romantique qu'il était. Mais ses tragédies, qui ont eu pour théâtre la Chine, l'Allemagne fasciste et l'Espagne, sont bien des tragédies de notre siècle. Vingt ans, quarante ans plus tard, on les lit encore. Nous aussi. Car cette œuvre de Malraux, c'est notre héritage.

---

## Jean Mauriac

### Malraux et de Gaulle

Jean Mauriac, rédacteur en chef adjoint de l'Agence France-Presse (dont il est l'un des collaborateurs depuis 1944, est, sans doute, l'un des mieux placés pour traiter des rapports entre Malraux et de Gaulle. Fils de François Mauriac, dont on sait les liens avec «l'homme du 18 juin», il fut en outre accrédité auprès de la Présidence de la République (de 1959 à 1969) et suivant à ce titre tous les déplacements du général, en France et à l'étranger, il a été à même d'apprécier les relations entre les deux hommes. C'est donc le récit exclusif d'un témoin privilégié appartenant à une autre famille d'esprit que la nôtre. Nous nous honorons de le publier ici.

Le souvenir d'André Malraux est inséparable de celui du général de Gaulle. Depuis la Résistance, depuis plus de trente années, Malraux a lié son destin à celui de De Gaulle. Et ce n'est pas le moindre de ses mérites que cet homme d'extrême-gauche,

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «*André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle*». – Claude Prévost : «*Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire*». – Jean Mauriac : «*Malraux et de Gaule*».

qui fut pauvre et pourchassé et condamné, ce compagnon des communistes, cet admirateur de Trotsky, ce révolutionnaire de la guerre d'Espagne, ce maquisard, ce combattant de la brigade Alsace-Lorraine, ait décidé de servir l'ancien chef de la France Libre, mais aussi le président du gouvernement provisoire de la République, le chef du R.P.F., le président de la Cinquième République, de s'identifier à lui, complètement, sans la moindre arrière-pensée. Oui, Malraux a apporté à de Gaulle son aura de combattant révolutionnaire. Et c'est le révolutionnaire que le Général aimait d'abord en Malraux, sans doute parce qu'il se savait lui aussi – sur un autre plan, bien sûr – de la même espèce. «Le seul révolutionnaire, c'est moi !» a dit de Gaulle, un jour.

Les deux hommes se sont connus au début d'août 1945. La première rencontre, qui scella l'alliance, se tint rue Saint-Dominique, au ministère de la Guerre, où, depuis la Libération, le général de Gaulle était alors installé. Les adieux ont lieu à Colombey : le dernier tête-à-tête entre «un grand héros de l'Histoire» et «un grand artiste» se déroule le 11 décembre 1969, en un après-midi ténébreux d'hiver, dans cette maison de la Boiserie silencieuse, cernée par les forêts et les champs enneigés.

De cet entretien est né un grand poème tragique, le plus beau peut-être des livres de Malraux, *Les Chênes qu'on abat* : deux voix, deux chants alternent sur le thème de la mort, alors si proche pour de Gaulle : «Mon Général, pourquoi faut-il que la vie ait un sens ? La mort, vous savez ce que c'est ?» Et de Gaulle répond : «La déesse du sommeil. Le trépas ne m'a jamais intéressé...» Et il ajoute, parodiant Staline : «A la fin, il n'y a que la mort qui gagne...»

A la vérité, les deux hommes, hantés par la mort, se ressemblaient étrangement. Philippe de Gaulle a dit : «Malraux était, pour mon père, un vieux compagnon qui lui avait apporté son génie propre. Ils avaient un point commun qui était d'être poètes tous les deux...» Une autre fois il avait déclaré : «Malraux et mon père étaient, tous deux, habités par la même passion de l'homme, de son génie, par la passion de la condition humaine. L'un et l'autre n'appartenaient à personne. Il y avait en eux la reconnaissance d'un génie mutuel. Seule la croyance en Dieu les séparait...»

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle». – Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire». – Jean Mauriac : «Malraux et de Gaule».

Est-ce vrai ? Malraux pensait-il que le général de Gaulle n'avait pas la foi ? «Il a fort peu cité Dieu, a-t-il écrit, et pas dans son testament. Jamais le Christ. Sa communion à Moscou est claire : il témoigne...» Mais l'auteur de *La Condition humaine* ajoute : «Je crois sa foi si profonde, qu'elle néglige tout domaine qui la mettrait en question. C'est pourquoi mon agnosticisme ne le gêne pas... Sa foi n'est pas une question, c'est une donnée, comme la France.»

Entre ces deux rencontres, les deux hommes ne se sont pas quittés. En 1945, Malraux est attaché au cabinet du général de Gaulle, puis ministre de l'Information, c'est-à-dire porte-parole du Général. «Le couple de Gaulle-Malraux, écrira Jean Lacouture, se forme sur la base de conceptions voisines de l'Histoire, d'une éthique et plus encore d'une esthétique communes de la vie publique, d'une estime venue de solitudes également impatientes d'une "grande querelle" à soutenir.»

Après le départ du pouvoir du général de Gaulle en 1946, Malraux demeure à ses côtés. Il est là, au balcon de l'hôtel de ville de Strasbourg, quand de Gaulle lance le R.P.F. Le voici, dès lors, l'inspirateur du Général, l'organisateur de toutes les cérémonies gaulliennes, haranguant les foules au Vel' d'Hiv', sous les projecteurs, penché sur le micro, lançant ses longues périodes d'apocalypse, d'une voix d'outre-tombe. (François Mauriac note à cette époque : «Je crois à André Malraux assez de superbe pour qu'il considère Charles de Gaulle comme une carte de son propre jeu...»)

La «traversée du désert» arrive, après l'échec du R.P.F. Ainsi Malraux baptisa ces cinq années de silence au cours desquelles il fut parmi les rares demeurés fidèles au général de Galle et croyant toujours à son retour.

En juin 1959, il était nommé ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles. Pendant dix années, il régnera sur les lettres et les arts, les monuments et les musées, parcourra le monde, ordonnera les grandes cérémonies funèbres. Dans le gris, le froid, la brume d'une matinée de novembre, aux côtés de De Gaulle – enveloppé d'une immense capote kaki qui lui bat les talons – la voix rauque et brisée de Malraux s'élève devant le Panthéon, lors du transfert des cendres de Jean Moulin : «Entre ici Jean

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle». – Claude Prévost : «Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire». – Jean Mauriac : «Malraux et de Gaule».

Moulin, avec ton terrible cortège... Entre, avec le peuple né de l'ombre et disparu avec elle – nos frères dans l'ordre de la nuit.»

Malraux, le 27 avril 1969, suit le général de Gaulle dans sa retraite. Il affirme alors que le Général s'est lancé dans l'aventure d'un référendum qu'il savait perdu d'avance pour avoir l'occasion de quitter le pouvoir : «De Gaulle a voulu être battu ! Il a cherché l'ingratitude...»

Les malheurs alors continuent à s'abattre sur Malraux. Josette Clotis, sa compagne, était morte. Ses deux fils, Vincent et Gauthier, tués dans un accident de voiture. Le 26 décembre 1969, Louise de Vilmorin meurt à Verrières. Le lendemain, le général de Gaulle écrit à André Malraux. Ce fut la lettre la plus brève qu'il reçut et, pour lui, la plus émouvante : «Dans votre peine, je pense à vous. Fidèlement. Charles de Gaulle.»

Quelques mois plus tard, le général de Gaulle lui rendait hommage dans ses *Mémoires d'Espoir*. Tout ce qu'il doit à Malraux est dans ces lignes prodigieuses : «La présence à mes côtés de cet ami génial, fervent des hautes destinées, me donne l'impression que, par-là, je suis couvert du terre-à-terre. L'idée que se fait de moi cet incomparable témoin contribue à m'affermir. Je sais que, dans le débat, quand le sujet est grave, son fulgurant jugement m'aidera à dissiper les ombres.»

Peu de temps après, le général de Gaulle mourrait. Comme tous les Compagnons de la Libération, Malraux assista aux simples obsèques dans la petite église de Colombey. Qui oubliera son arrivée précédant de quelques instants seulement le char portant le cercueil dont le sourd grondement se faisait déjà entendre ? La famille du Général avait pris place aux premiers rangs. Derrière, seulement ceux que le général de Gaulle avait désignés dans son testament : les Compagnons de la Libération et les habitants du village. Dehors, emplissant Colombey, dans le silence, les hommes et les femmes de France. Brusquement, le portail s'ouvrit et le soleil inonda l'église : Malraux – cheveux défaits, buste incliné, manteau ouvert, la démarche saccadée, l'air égaré – suivi de Romain Gary, qui avait revêtu l'uniforme qu'il portait au temps de la France

L'Humanité, 24 novembre 1976, n° 10.034, p. 1, 11, 12. – André Wurmser : «*André Malraux, acteur et témoin des tumultes du siècle*». – Claude Prévost : «*Malraux romancier ou le romantisme révolutionnaire*». – Jean Mauriac : «*Malraux et de Gaule*».

libre – traversa la nef. Le général Fourquet se leva et lui céda sa place. Les portes avaient eu à peine le temps de se refermer qu'elles se rouvrirent. Le grondement du char s'était tu. Les cloches du glas aussi. Dans le soleil, le long et mince cercueil du général de Gaulle porté sur les épaules de douze jeunes gens de Colombey – dont les profils de médaille se dessinaient sur les couleurs du drapeau – pénétra lentement. Dans l'assistance figée, personne n'osa tourner la tête.

Un jour, à Verrières, dans le fumoir, Malraux me raconta la scène telle qu'elle se déroula, telle qu'il l'imagina, ponctuant ses phrases de ses mains tourbillonnantes, les interrompant de ses habituels «bon», «vu», ou bien encore «montons d'un cran» : «C'étaient les obsèques d'un chevalier. Il y avait seulement la famille, l'ordre, la paroisse. Mais il aurait fallu que la dépouille du Général ne soit pas dans un cercueil, mais déposée, comme celle d'un chevalier, sur des rondins de bois...»

«La mort transforme la vie en destin», a dit un jour André Malraux.